

# L'Instruction Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.  
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

**SOMMAIRE.** - Gravures: - Vue du Palais d'Hiver de St.-Petersbourg. - Arrestation d'un Nihiliste. - Le Palais d'Hiver. La Salle Nicolas. - Trésors de Famille. - Les combats de coqs au Japon.

**TEXTE:** - Nos Gravures. - Chronique de ce jour. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Le Fils de l'Inconnu. - L'Héritage de ma Tante Suzanne. Nouvelle. - Bannière du Toit paternel. Roman.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N<sup>o</sup>. 107.  
à BRUXELLES.  
Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N<sup>o</sup>. 20.

— 10<sup>e</sup> ANNÉE —

20 Mars 1880.

## NOS GRAVURES.

### VUE DU PALAIS D'HIVER DE S'-PETERSBOURG.

Le Palais d'Hiver, dont un drame terrible que tout le monde connaît a augmenté la célébrité, fut construit en 1754 sous le règne

de Catherine; en 1837 il devint la proie des flammes, et l'empereur Nicolas le fit si promptement rebâtir qu'en 1839 il renaissait de ses cendres, plus splendide qu'auparavant.

Ce palais est un vaste monument à quatre étages, peint en couleur rouge, d'une architecture bizarre et originale, chargé d'ornements, de colonnes, et imposant par sa masse.

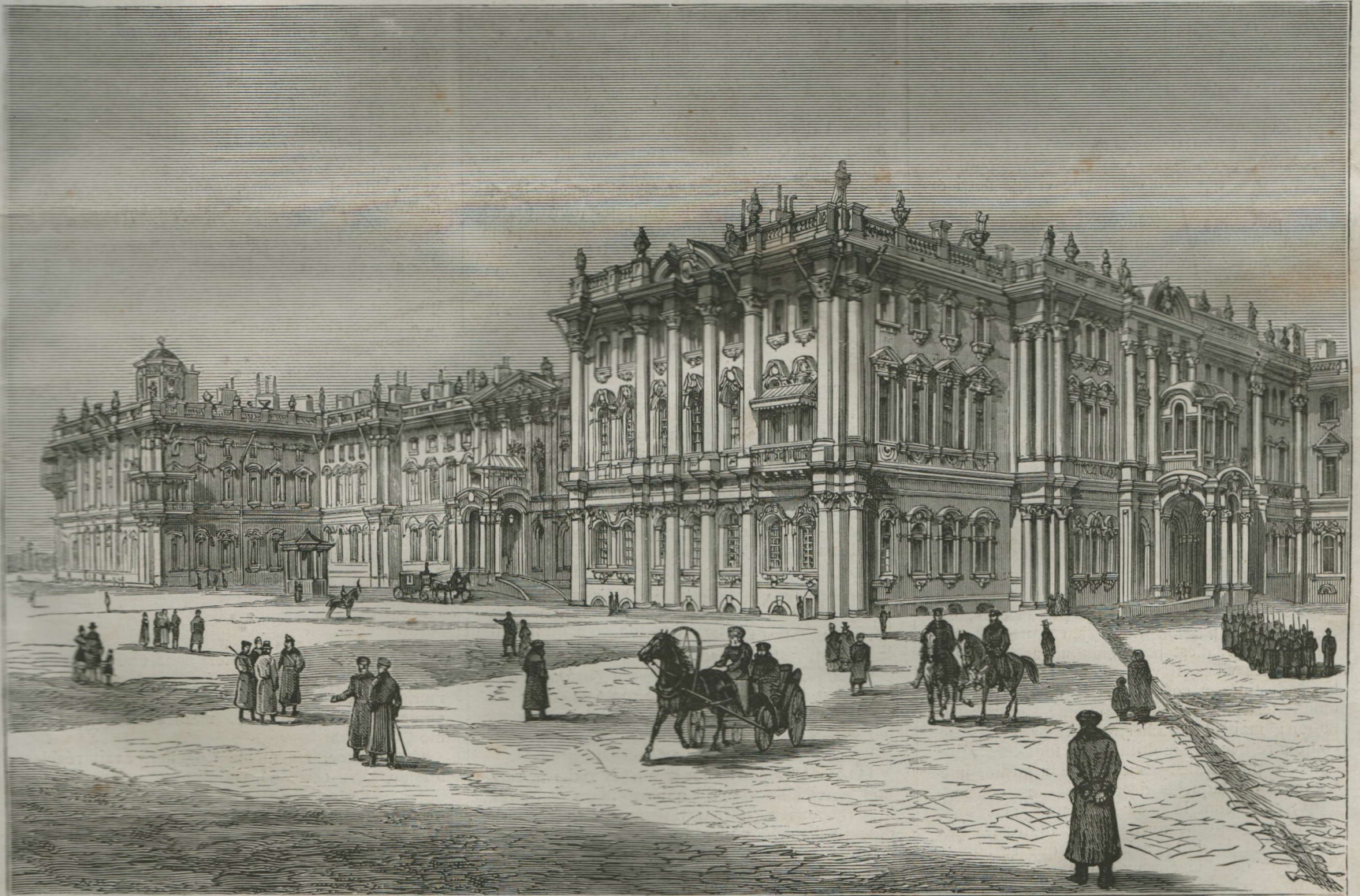
D'un côté il regarde la Néva, de l'autre il domine une place immense, au centre de laquelle s'élève la colonne d'Alexandre. Les

murs ont trois mètres d'épaisseur.

L'intérieur est d'une richesse inouïe; ce ne sont que peintures, bronzes, marbres précieux, lapis et malachite.

La principale entrée ou Perron des Ambassadeurs, est située du côté de la Néva et coiffée par un magnifique escalier de marbre blanc aux appartements d'apparat, situés au premier étage.

La Salle du Trône est la plus grande de ce genre en Europe; elle est toute couverte de



VUE DU PALAIS D'HIVER DE S'-PETERSBOURG.

marbre blanc et soutenue par des colonnes monolithes de marbre. La salle blanche est décorée d'or et d'armoiries; la Galerie des Maréchaux et la Galerie d'Alexandre sont remarquables par leurs portraits.

La chambre d'or où se tient la famille impériale est d'une richesse merveilleuse. Les salles de Pompei et le Jardin d'Hiver de l'Impératrice sont remplis de plantes, d'arbustes, de fleurs exotiques, d'eaux jaillissantes, d'oiseaux rares.

La galerie Romanoff contient les portraits de tous les souverains de la maison régnante et ceux de leurs épouses.

Dans la salle des Brillants se trouvent le sceptre, la boucle et la couronne impériale.



La salle des gardes est à droite, au rez-de-chaussée, la salle à manger de l'empereur au-dessus. Ce sont ces deux salles qui ont été détruites par l'explosion.

Le Palais d'Hiver renferme deux chapelles, dont l'une est resplendissante de dorures; on y montre un morceau de la Croix.

Vingt mille personnes peuvent trouver place aux fêtes qui se donnent dans ce palais.

La Salle Nicolas, que représente notre seconde gravure, est la salle d'Apparat, où ont lieu les grandes réceptions.

#### ARRESTATION D'UN NIHILISTE.

Ici est mis en scène un homme du peuple, soupçonné de nihilisme et conduit dans un pauvre et misérable bureau de police. Est-il coupable ou innocent? c'est ce que l'instruction qui va avoir lieu démontrera; mais toutes ses supplications, toutes ses larmes, toutes ses protestations d'innocence ne parviendront pas à émouvoir ses terribles juges et à écarter les graves soupçons qui pèsent sur lui, car les dépositions de cette femme, assise sur ce banc, et de ce témoin debout entre deux militaires, sont précises, concordantes et accablantes pour lui.

#### TRÉSORS DE FAMILLE.

Trésors de famille! il n'est pas d'autre expression pour qualifier ces deux petits chérubins, beaux et gentils comme des amours, que leur père embrasse avec une si vive tendresse. Ils sont la joie de la maison; ce sont eux qui apportent au sein de la famille cette atmosphère sereine de paix et de bonheur, qui est pour elle le gage assuré de son aisance et de sa prospérité.

Là, point de ces désordres, de ces querelles qui affligent tant de ménages et qui conduisent au désordre et à la dissipation; là, point de ces misères, qui se lisent sur le visage flétri et décoloré des enfants.

Le père, brave et honnête ouvrier mineur, quand il revient de sa pénible journée de labeur, sent son front se déridier aux doux sourires et aux tendres embrassements de ses deux enfants; c'est pour eux qu'il travaille, c'est pour les voir grandir en vertu, en force et en beauté; et à cette pensée son courage redouble, une nouvelle ardeur le rend infatigable aux plus rudes tâches. Quant à la mère, inutile de dire qu'ils sont tout son orgueil, toute sa joie et toute sa consolation dans les tracas de cette vie.

#### LES COMBATS DE COQS AU JAPON.

Les Japonais poussent jusqu'au délire, jusqu'à l'enthousiasme leur amour pour les combats de coqs; toutes les classes de la société, depuis les pauvres jusqu'aux plus riches, se livrent avec passion à ce jeu sanglant, qui dans ce pays, n'est pas défendu par les lois.

Dans les villes, il y a plusieurs endroits publics destinés à ces combats, et où tout le monde est admis moyennant une légère rétribution; mais les riches, ne voulant pas se confondre avec la multitude, se font construire dans la plus belle partie de leur jardin, une arène dans laquelle descendent les combattants; et ils sont là avec leurs amis, accroupis sur le sol, suivant avec délices toutes les péripéties de la lutte acharnée, que se livrent entre eux deux vigoureux coqs.

Pour exciter l'ardeur des champions, ils les privent pendant quelques jours de toutes espèces de nourriture et les préparent au combat par certains excitants.

Mais les Japonais n'ont pas la barbarie, comme cela arrive souvent chez nous, de laisser continuer la lutte jusqu'à la dernière extrémité; ils enlèvent immédiatement le pauvre vaincu à la rage du vainqueur

#### CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Le journaliste d'occasion. — L'enseignement primaire dans le Céleste Empire. — Nouvelle puisée dans un journal d'il y a deux mille ans. — Les femmes jugées d'après la couleur de leurs cheveux. — Le troisième centenaire de la mort de Camoëns. — L'homme au chiffre sept. — Le pourboire et la pièce vertdegrisée. — L'histoire de l'art en tableaux. — Aux auteurs belges. — Les médecins du seizième siècle. — Un trait lancé sans le savoir. — Une définition du bal.

Les progrès de l'instruction, d'un côté, et, de l'autre, la puissance que la presse a acquise, ont singulièrement multiplié le nombre des personnes à qui il prend envie d'écrire dans les journaux. Le journal quotidien est pour une foule de gens une chose mystérieuse et providentielle, qui doit être non-seulement partout, mais à tous. C'est le protecteur de l'innocent, le défenseur de la veuve et de l'orphelin, l'ennemi implacable de l'arbitraire. Ils l'invoquent dans leurs affaires particulières, c'est le dieu laïc chargé de veiller à leurs foyers. Eprovent-ils une contrariété, une vexation quelconque, ils se consolent en disant: „Bon, je ferai mettre un article dans les journaux.”

J'ai un voisin qui ne vit que par cette idée. Il veut écrire contre tout le monde. La presse périodique ne lui semble être inventée que pour satisfaire ses ressentiments personnels. Il envoie incessamment aux rédacteurs de toutes les feuilles, des lettres où il dénonce d'intolérables abus. Si on l'écoutait, les journaux ne seraient autre chose que l'histoire de sa rue, la relation fidèle de ses dissensions de voisinage et des accidents qu'il rencontre en ville.

Il s'est abonné à un grand journal, s'imaginant qu'il s'acquerrait ainsi le droit d'envahir toutes les colonnes. Aussi ne se fait-il pas faute de lettres adressées au rédacteur en chef, avec prière d'insérer, dans l'intérêt public. Le sujet dépend des impressions qu'il a reçues la veille ou le matin. Les articles sont toujours signés: „un de vos abonnés.”

Le lendemain de l'envoi d'un article, il ouvre en tremblant le journal, parcourt toutes les sinuosités de ses innombrables avenues pour y trouver sa lettre. Il ne la trouve jamais. Alors il rejette la feuille avec indignation: „Est-il bête, ce journal là! Il faut que je mette un article contre lui dans tous les journaux!”

A l'heure présente, on lira avec plus d'intérêt que jamais ce qui s'enseigne dans les écoles du degré inférieur en Chine. Ce programme nous est fourni par un ouvrage dû à un savant anglais qui connaît à fond le Céleste Empire, le docteur Milne: De l'instruction de la jeunesse; — des devoirs filiaux et fraternels; — de la bonne harmonie entre parents; — de la bonne harmonie entre voisins; — de l'agriculture et de la culture des mûriers; — de l'économie; — de la science; — des religions étrangères et de l'orthodoxie; — des lois; — de la politesse; — du soin qu'il faut donner aux affaires; — du faux témoignage; — du paiement des impôts, — contre la fraude et le vol; — contre la colère.

On vient de retrouver un No. des „Acta populi romani diurna,” qui sont sans contredit le plus ancien journal du monde. Ce numéro date de l'année 168 avant Jésus-Christ.

Voici quelques-unes des nouvelles qui s'y trouvent:

— Le banquier Ausidius, de la maison de banque portant l'enseigne Au Bouclier des Cimbres, a pris la fuite aujourd'hui, en laissant des dettes nombreuses. On a pu le saisir, et comme l'argent placé chez lui est encore à peu près intact, le prêteur Fontejus l'a condamné à le restituer immédiatement à qui de droit.

— Le chef des brigands Demiphon, qui a

été fait prisonnier par le légat Nerva, a été crucifié aujourd'hui.

— Le Consul Licinius s'est occupé aujourd'hui des affaires publiques.

— Un violent orage est venu fondre aujourd'hui sur la ville; à midi la foudre a frappé un chêne à proximité du Mont Veli.

— Il y a eu une rixe dans un cabaret au pied du Mont Janus. Le maître de la taverne de l'Ours au Casque a été grièvement blessé.

— L'édile Titinius a puni les bouchers pour avoir vendu au peuple de la viande qui n'a pas été soumise préalablement à l'examen de l'autorité. Les amendes prélevées à cette occasion, ont servi à élever une chapelle à la déesse.

Inutile de dire que l'annonce et la réclame ne florissaient pas encore à cette époque.

\*\*

Juger les femmes d'après la couleur de leurs cheveux! qu'en dites-vous? C'est cependant ce qu'a fait un des plus grands anatomistes des temps modernes, le docteur Bichat, dans un de ses livres. „Tous les médecins, dit-il, ont fait entrer la couleur des cheveux parmi les caractères qui distinguent les tempéraments. Le noir est l'expression de la force et de la vigueur... Le noir et le blond, ainsi que leurs nuances secondaires, se trouvent distribués chez les femmes en proportion presque égale.

Or, réfléchissez à l'espèce de sentiment que ce sexe vous inspire suivant celle des deux couleurs qu'il a en partage, et abstraction faite de toute autre considération, vous verrez qu'une femme blonde fait naître un sentiment qui semblent dicter la beauté et la faiblesse réunies. Les épithètes que nous lui donnons expriment même ce double attribut. Au contraire, l'expression de brune piquante annonce dans la femme qu'elle désigne un mélange de force et de beauté... Des yeux où se peint la langueur sont fréquemment associés à des cheveux blonds; tandis que des cheveux noirs se rencontrent presque toujours avec des yeux dont la vivacité, le pétillant semblent annoncer un surcroît de vie qui cherche à se répandre.”

Cette théorie, qui doit naturellement s'étendre aux cheveux des hommes, s'explique facilement: la couleur des cheveux étant une question de tempérament, il est facile de remonter de celui-ci au caractère.

\*\*

Il y aura trois cents ans le 10 juin prochain que mourut, à l'hôpital de Lisbonne, le grand poète Camoëns, l'auteur de la „Lusiade,” cet immortel poème épique où l'auteur chante la gloire des Portugais, les exploits et la découverte de Vasco de Gama. A cette occasion, des fêtes brillantes auront lieu à Lisbonne. Voilà une belle occasion pour ceux de nos compatriotes qui voudront visiter la grande et belle cité des bords du Tage.

\*\*

Il est mort l'an dernier dans une de nos grandes villes, un homme riche dont le nom mériterait de passer à la postérité, si l'histoire enregistrerait les ridicules manies des simples mortels.

Cet homme, au moins singulier, avait réglé les moindres comme les plus importantes actions de sa vie sur le nombre sept.

Tout ce qu'il est d'usage de compter par douzaines, les chemises, les bas, les serviettes, il les comptait par septaines; il possédait sept chiens, sept chevaux et sept voitures.

Sept domestiques faisaient le service et préparaient ses sept repas, composés de sept mets; il demeurait sept mois à la campagne et autant à la ville. Sept domaines ruraux lui donnaient des rentes comptées sur sept, septante, sept cents, sept mille. Il payait sept sous au lieu de cinq dans les trams. Il réglait ses comptes le septième jour du septième mois. Toutes ses aumônes étaient calculées de ma-



nière à ce que le chiffre sept y fût compris. Sept convives venaient prendre part aux sept festins annuels. Sa bibliothèque ne renfermait que des ouvrages publiés en sept volumes. Il faisait dire sept messes anniversaires pour ses parents et transformait les neuvaines traditionnelles en septaines.

Il avait réussi à orner sa boutonnière de sept décorations étrangères.

Il ne s'était point marié par crainte d'avoir plus ou moins de sept enfants, et par désespoir de ne pouvoir posséder successivement sept femmes.

Rien n'égalait la douleur de ce maniaque quand il ne pouvait faire entrer le chiffre sept dans ses combinaisons, dans ses habitudes et dans ses plaisirs.

L'inexorable mort elle-même s'est prêtée à cette bizarrerie, en lui donnant fin le septième jour du septième mois de sa septantième année. La date et les clauses du testament, le nombre des héritiers, les œuvres pies, les legs particuliers portent les témoignages du culte voué par ce bonhomme au nombre sept.

\*\*

L'impôt du pourboire, qui règne dans les cafés de toutes nos grandes villes, envahit peu à peu ceux des localités secondaires.

Je connais une ville de quinze à seize mille habitants, où il s'est intronisé par un garçon retors, à l'aide de la pièce de dix centimes „vertdegrisée.”

Voici le truc :

La pièce vertdegrisée faisait invariablement partie de la monnaie rendue. Elle était sale, horrible, hideuse. Elle n'était pas à toucher avec des pincettes. Naturellement, le client la rejetait avec dégoût.

Et ce qui d'abord n'était qu'un tour, est devenu un usage !

\*\*

Nous aimons toujours à signaler tout ce qui tend à faire connaître les choses artistiques et à en inspirer le goût. Or, voici un ouvrage éminemment propre à atteindre ce but : Il s'agit de l'histoire de l'art en tableaux publiée par E. A. Seebohm et éditée par M. Van Gogh, de Bruxelles. Cet ouvrage a d'abord le grand mérite du bon marché. Il ne coûte que 28 frs. 50 cts. et est divisé en dix séries qu'on peut se procurer à part. C'est sans contredit le recueil le plus complet et le plus intéressant qui ait paru jusqu'à ce jour sur la peinture, la sculpture, l'architecture, les arts industriels et la décoration, dont tous les chefs-d'œuvre sont reproduits par la gravure d'une manière parfaite. On voit qu'il s'agit d'une publication qui convient non-seulement aux institutions où s'enseignent l'histoire et l'esthétique, mais aussi aux amateurs, aux artistes et aux artisans. Nous ne formulerons au sujet de cette oeuvre remarquable qu'un seul regret, c'est qu'il ne soit pas accompagné d'un texte explicatif développé.

\*\*

Une oeuvre excellente a été entreprise sous le patronage de la Commission de l'Exposition Nationale : elle consiste à réunir tous les livres, brochures, opuscules publiés depuis 1830 par les écrivains belges, tout au moins à en dresser le catalogue systématique complet. Nous rappelons donc aux écrivains ou à leurs familles cette oeuvre patriotique et les engageons à envoyer sans retard les renseignements nécessaires (sans affranchir) à M. le Président de l'Exposition Nationale, 25, rue du Trône, à Bruxelles. Les intéressés qui en feront la demande recevront toutes les formules et instructions qui pourraient leur être utiles.

\*\*

En relisant les „Essais” de Montaigne, je suis tombé sur cette remarque singulière que si le médecin le plus ignorant obtient la confiance de son malade, il le conduira plutôt à une guérison complète que le praticien le plus habile, mais peu connu. La confiance seule, à ce qu'il

pense, peut donner aux drogues indiquées toute l'efficacité qu'elles ne possèdent pas par elles-mêmes. Il prétend aussi que ces substances sont quelque peu mystérieuses, et il cite à cet égard (Livre 2, chapitre 27) le pied gauche d'une tortue, l'urine d'un lézard, la fiente d'un éléphant, le foie d'une taupe, le sang tiré sous l'aile d'un pigeon blanc. Pour la colique il rappelle par dérision les crottes de rats en poudre, le nombre impair des pillules, la destination de certains jours de l'année pour l'emploi des remèdes, l'heure de cueillir quelques herbes. Cette énumération paraît être une critique des médicaments employés par les médecins de son temps.

\*\*

A une soirée intime que donnait l'autre jour un Monsieur que l'on sait s'être enrichi d'une façon peu licite, assistait un de nos poètes, présenté par un ami commun, et qui ne connaissait nullement l'amphitryon. La maîtresse de la maison, qui avait lu de ses vers, le pria d'en écrire quelques uns sur son album : „Une petite réflexion... piquante,” ajouta-t-elle. Voici le morceau que, cinq minutes après, il lisait à la société :

Un filou, s'il n'est pas trop bête,  
Aisément devient un voleur ;  
Un voleur, que personne ne voit et n'arrête,  
Est riche en peu de temps ; — et, riche, il a  
L'honneur  
De passer chez nous pour honnête.

Et cela, il n'est pas besoin de le redire, a été écrit sans intention aucune : Singulier hasard !

\*\*

Danseuses et danseurs, voici une bien jolie définition que je vous offre comme bouquet :

„Un bal, c'est une corbeille de rubans et de gazes confusément pleine de fleurs fraîches, de fleurs fanées et de fleurs artificielles, parmi lesquelles, à la lumière des bougies, se joue un essaim de noirs papillons.”

JEAN-LE-BUTINEUR.

#### CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Nous recommandons ce qui va suivre aux dames et aux demoiselles qui aiment les fleurs, — c'est-à-dire à toutes nos lectrices, probablement. — Il s'agit de la manière de les semer.

On sème, de trois manières, les graines de fleurs annuelles, suivant les espèces et suivant que l'on veut jouir plus ou moins vite de leur floraison :

- 1° Sur couche à la mi-mars ;
- 2° En bâches froides sous châssis ou autre endroit protégé, au commencement d'avril ;
- 3° Directement en place à partir de la mi-avril jusqu'à la fin mai.

Chaque année, beaucoup de personnes sont tentées de commencer de semer dès que quelques beaux jours se présentent en mars, même en février ; ce procédé donne lieu à bien des mécomptes, les mauvais temps tardifs détruisant presque toujours les petites plantes qu'on s'est donné tant de mal à élever.

Il est préférable de semer les espèces à graines très-fines, comme les „Lobelia,” „Mimulus,” „Pyrethrum,” etc., en terrines ou en petits bacs, remplis de terreau fin aplati au moyen d'une petite planchette, afin de faire adhérer sur une surface unie les graines qui lèvent ainsi régulièrement après les avoir très-légèrement recouvertes de terreau au moyen d'un tamis. On place ensuite ces terrines ou petits bacs près de la lumière à l'abri des froids et des intempéries.

Il est recommandable, afin d'éviter l'ennui d'un nouveau repiquage, véritable ouvrage de patience, d'employer un espace de couche un peu plus grand pour faire ses semences ; on pourra ainsi y répandre une graine plus drûte et par suite les plantules pourront s'y deve-

opper librement jusqu'au moment de pouvoir les repiquer du premier coup en place. On profite toujours d'un temps couvert et même pluvieux pour le repiquage.

Les terreaux de feuilles ou de fumier bien décomposés et passés au tamis conviennent pour y semer les fleurs de toutes espèces.

Les arrosements doivent être faits légèrement au pommeau finement percé et d'une manière modérée ; pour les semis en terrines et petits bacs, il est bon de se servir d'un petit goupillon. Il faut recouvrir les graines en proportion de leur grosseur : les graines très-fines sont tout bonnement appuyées légèrement contre la terre au moyen d'une planchette unie ; celles plus apparentes, comme les „Reines-Marguerites,” „Quarantaines,” „Zinnia,” „Eilletts-de-Chine,” etc., doivent être recouvertes d'environ deux millimètres de terreau fin.

#### LE FILS DE L'INCONNU.

##### XX. — LE SECRET.

Hugo et Ada n'espéraient plus revoir en ce monde le moine Bruno ; on comprendra leur bonheur lorsqu'ils le virent entrer, le visage calme et souriant. Il serait donc là auprès d'eux, pour les consoler dans leurs derniers instants et rendre moins pénible leur terrible agonie. Ils avaient en outre à lui communiquer la nouvelle de la conversion de la jeune musulmane au christianisme.

Les prisonniers furent arrachés à leur douce émotion par l'arrivée du géolier, qui vint leur annoncer que le conseil les avait définitivement et irrévocablement condamnés à mort et qu'ils avaient à se préparer à subir le dernier supplice dans les trois jours.

Ils s'attendaient à cette nouvelle qui ne les étonna ni ne les émut.

Après s'être recueilli quelques instants, le vieillard s'assit auprès de Hugo qui semblait avoir entièrement oublié ses blessures, et il invita Ada à se placer de l'autre côté.

Il raconta alors qu'il avait été envoyé dans le camp des Croisés, avec une mission des chefs musulmans, et comment il avait trouvé les chrétiens décidés à tenter une dernière attaque.

Ada pâlit en entendant cette nouvelle.

— Oh dites-moi, mon père, s'écria-t-elle, n'avez-vous rien appris touchant mon époux ?

— Votre époux vit... je l'ai vu et lui ai parlé... Depuis longtemps déjà, il était instruit de notre emprisonnement dans Jérusalem ; il a fait maint projet, mainte tentative désespérée pour votre délivrance, mais les murs de Jérusalem élevaient toujours entre vous et lui une barrière infranchissable. Quelque pénible que me fût cet aveu, j'ai dû lui enlever tout espoir de vous revoir jamais, sachant le sort qui nous attend... Cependant, il continue, l'infortuné, à nourrir l'espoir de vous sauver !

— Nous avons encore trois jours à vivre ! s'écria Ada, dont le visage s'illumina d'un rayon d'espoir.

— Ne vous faites pas illusion, ma fille, reprit le moine avec gravité ; votre époux eut-il même des ailes qu'il ne pourrait vous tirer de ce sombre souterrain.

— Mais les Croisés peuvent, avant ce jour, s'être emparés de Jérusalem, et je suis certain qu'Onno sera le premier sur les remparts et le premier à mes côtés.

— Ma fille, cet espoir est également vain, à moins que Dieu ne fasse un miracle.

Le moine se tourna alors vers Hugo.

— Mon fils, dit-il, glorifiez Dieu, qui dans sa bonté, m'a accordé la grâce de pouvoir vous révéler un secret qui pèse depuis si longtemps sur mon cœur et que si longtemps vous avez désiré connaître. Vous me comprenez, n'est-ce pas, Hugo ?

En entendant ces mots, le jeune Néerlandais poussa un cri de joie et voulut se lever.

— Restez, Hugo, dit le vieillard, en lui prenant la main, c'est ici votre place.

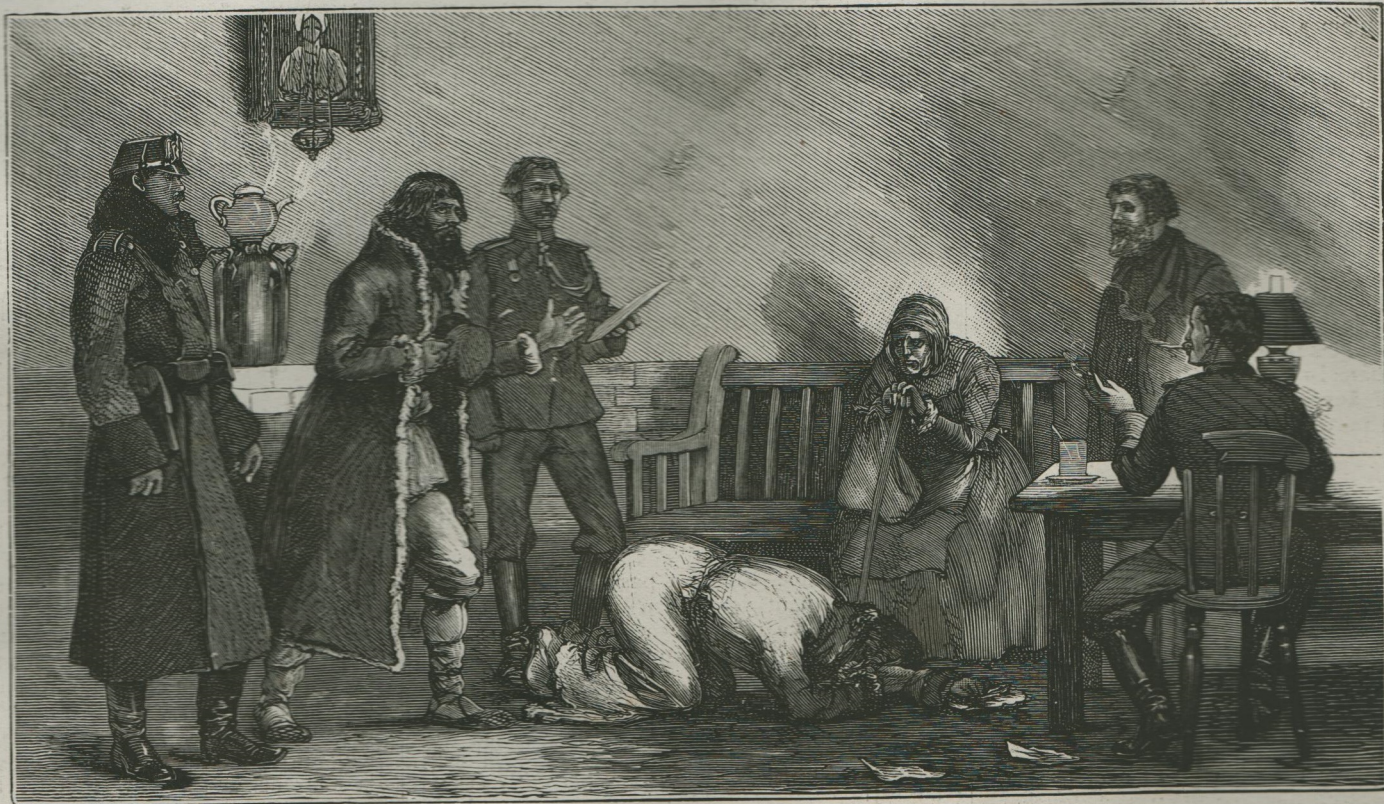


Puis il continua :

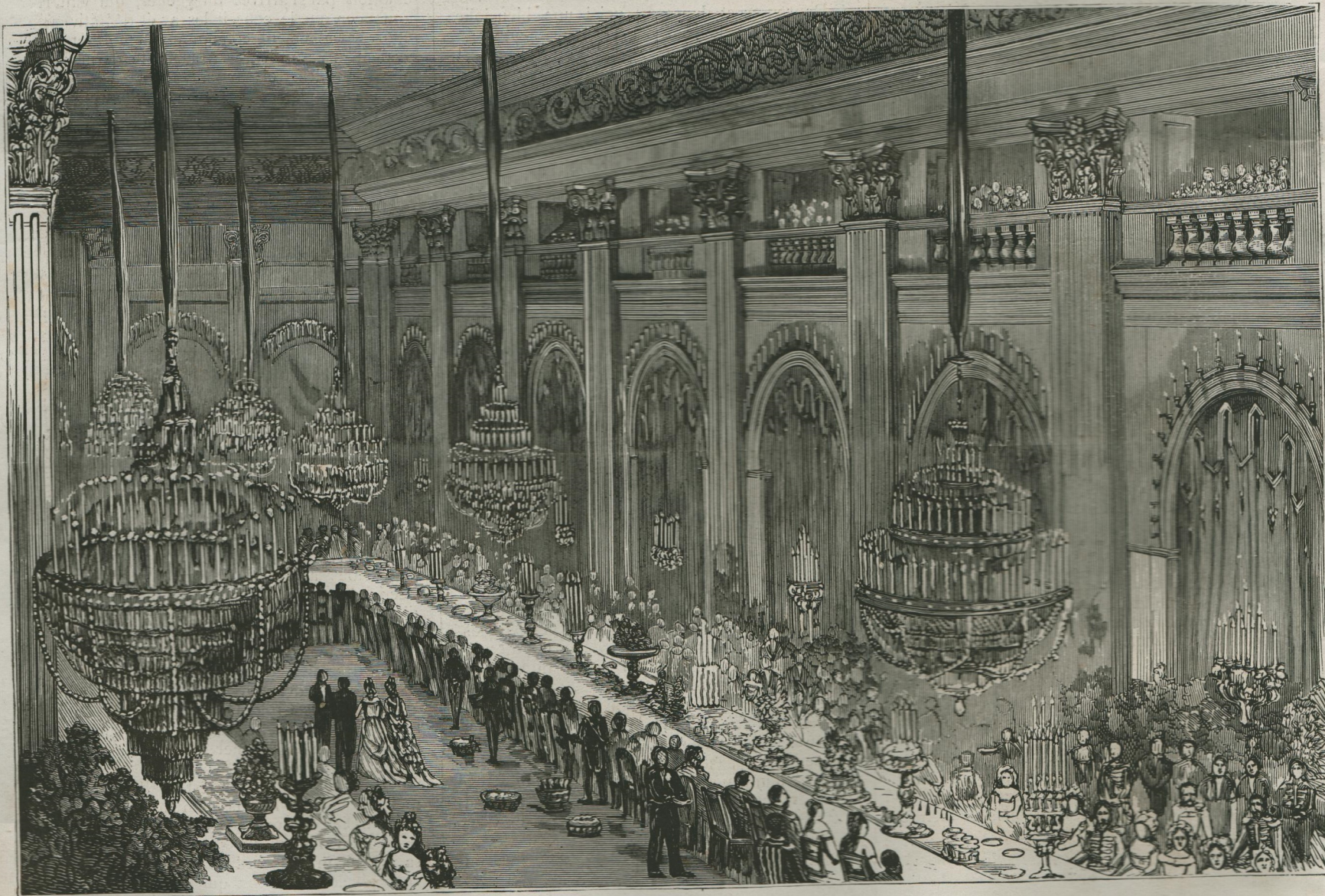
— Oui, bien souvent vous m'avez demandé de révéler le secret de votre origine; souvent

vous m'avez placé dans la triste alternative de manquer à mon devoir ou de vous briser le cœur. Un serment redoutable et cruel me fer-

mait la bouche... Si je puis parler aujourd'hui, c'est que la Providence m'a fait rencontrer la seule personne au monde qui pût me relever



ARRESTATION D'UN NIHILISTE.



LE PALAIS D'HIVER. — LA SALLE NICOLAS.

de mon serment.... Sans pouvoir jamais vous donner de plus amples éclaircissements, je vous ai toujours fait soupçonner que vous étiez né

de parents honorables et de noble maison. Aujourd'hui, je puis vous dire davantage, je puis vous dire que vos parents vivent encore l'un

et l'autre, et que tous deux vous aiment tendrement, quoiqu'ils ignorent qui vous êtes.

— Oh! s'écria le jeune homme, en proie à



une sombre douleur, oh! si le Ciel permettait que je les visse une seule fois, que je pusse les serrer une seule fois dans mes bras, les ap-

peler du doux nom de père et mère, alors je mourrais content!

— La bonté divine est inépuisable, mon fils,

dit le moine d'une voix émue.

Hugo le regarda d'un œil interrogateur, mais où se peignait l'incrédulité.



TRÉSORS DE FAMILLE.

— Je ne puis mettre plus longtemps votre impatience à l'épreuve, Hugo, dit le vieillard, votre mère vit et elle n'est pas loin de vous...

elle se trouve à vos côtés...

— Que dites-vous! s'écrièrent deux voix réunies dans une commune et indicible émotion.

— Mon enfant, voici votre mère; Ada, voilà votre fils! dit le moine d'un ton solennel, en leur mettant la main dans la main.



— Ma mère! mon fils! tels furent les cris qui retentirent sous les sombres voûtes du souterrain; et les deux prisonniers s'élançèrent dans les bras l'un de l'autre.

Pendant quelques minutes, on n'entendit que des sanglots, entremêlés de cris venant du cœur.

Le moine respecta cette expansion suprême, et son regard se reposa avec une douce émotion sur cette mère et ce fils qu'il avait réunis.

Enfin, le jeune homme releva la tête, regarda sa mère avec une indéfinissable expression de bonheur et de tendresse, et s'écria :

— Eh, ma mère, je comprends maintenant pourquoi je me sentais attiré vers vous par une force mystérieuse; c'était la voix de la nature, le sentiment filial qui parlait en moi.

— Oh, mon fils! dit Ada d'une voix étranglée par l'émotion et la joie, mon cher enfant, quel beau rêve! Tout est pour moi, en ceci, un mystère incompréhensible, mais cependant une voix me dit que vous êtes bien mon fils, le petit Onno que j'ai perdu.... Vous savez combien je vous ai aimé sans vous connaître, c'était là aussi la voix du sang. Je ne sais pas comment vous pouvez être l'enfant qui m'a été ravi, mais je sens que vous l'êtes....

— Mère, mère! maintenant nous pouvons mourir, n'est-ce pas? mourir après nous être embrassés, mourir en présence l'un de l'autre... être séparés pour quelques instants, mais bientôt réunis pour l'éternité.

— Oh! si nous pouvions mourir ainsi, Onno, dans les bras l'un de l'autre, mais non...

Tout-à-coup une pensée pénible vint frapper l'esprit de l'heureuse mère et elle éclata en sanglots.

— Ne pleurez pas, ma mère, dit le jeune homme, nous serons forts contre la mort.

— Ne pas pleurer, mon enfant, s'écria Ada d'un ton déchirant, et votre père donc!

Cette exclamation entra comme un poignard dans le cœur de Hugo. Tout entier au bonheur de retrouver une mère, il n'avait pas songé à son père.

— Oh, mon père, mon père! s'écria-t-il douloureusement; se peut-il que nous mourrions séparés de lui, ne pourra-t-il donc jamais embrasser son fils? Oh, non, Dieu ne peut exiger que nous mourrions ainsi... nous reverrons mon père, il nous délivrera!

— Mes enfants, intervint le moine, asseyez-vous l'un à côté de l'autre, et écoutez mon récit.

Il y a environ seize ans, dit-il, je me trouvais dans le pays des Frisons. Quoique mon couvent se trouvât en Hollande, j'y avais été envoyé par mes supérieurs, chargé d'une mission auprès d'un des monastères de notre ordre. C'était une époque bien dure pour la Frise, car partout dans ce pays sévissait la guerre civile; nobles et bourgeois avaient pris les armes les uns contre les autres et se massacraient dans de sanglantes mêlées. Je tâchai cependant de remplir ma mission, dont l'issue devait être d'un grand intérêt pour notre maison. Je perdis un temps précieux à parcourir ce pays désolé, sans rencontrer ceux que je cherchais et que la guerre avait dispersés. Je réussis enfin, et pour regagner le temps perdu, je voyageai la nuit comme le jour.

C'est ainsi que, par une sombre nuit d'orage, j'arrivai dans le voisinage d'une demeure seigneuriale. Les sinistres lueurs de l'incendie qui frappèrent bientôt ma vue, les cris et les blasphèmes des gens de guerre qui parvinrent à mes oreilles, me prouvèrent que, là aussi, la guerre civile avait allumé son terrible flambeau. Je ne pouvais naturellement venir au secours des assiégés, ni rien faire pour repousser leurs ennemis. Lorsque la lutte me sembla un peu calmée, j'approchai cependant. Mon œil fut bientôt frappé par un spectacle à la fois triste et touchant.

Aux dernières lueurs de l'incendie qui se reflétaient dans les eaux dormantes des fossés, j'aperçus un petit garçon qui s'y débattait contre la mort et tendait ses bras hors de l'élément liquide, comme pour appeler au secours.

N'écouterant que mon devoir, je m'élançai à travers les gens d'armes qui déjà abandonnaient le lieu du combat; je me précipitai dans le fossé et eus le bonheur d'en retirer l'enfant,

Mais à peine avais-je atteint le bord, tenant dans mes bras le petit malheureux, qu'un des guerriers, qui paraissait le chef de la bande, se précipita vers moi, pour m'arracher mon précieux fardeau. Je résistai, je priaï, je suppliai, tout fut vain: le cœur de pierre de cet homme cruel restait insensible. Enfin il me menaça du sort qu'il avait fait subir à l'enfant; ces menaces ne purent m'émouvoir; je voulais sauver à tout prix la créature que j'avais arrachée à la mort. Voyant que mes prières et mes larmes ne produisaient aucun effet, j'essayai de faire prévaloir mon autorité de ministre du Très-Haut, en menaçant le meurtrier de la vengeance céleste. Mes paroles semblèrent faire de l'impression sur le cœur du barbare. Il me conduisit dans un endroit écarté, il me demanda quelle était ma patrie et quels étaient les motifs de mon attachement au petit être que je serrais contre ma poitrine. Mes réponses semblèrent l'apaiser et le tranquilliser; il consentit à laisser la vie à l'enfant, mais à la condition que jamais je ne parlerais à âme qui vive de sa naissance ni de son lieu d'origine.

Il m'arracha le cruel serment que jamais je ne donnerais, ni à l'enfant, ni à ses parents, s'il m'arrivait de les rencontrer, ni à personne au monde, la moindre indication pouvant mettre sur la trace de sa naissance et de sa qualité. J'essayai en vain de ramener mon farouche interlocuteur à d'autres sentiments, mais je le vis saisir son glaive, et aussitôt je prononçai le serment qu'il exigeait. Il me fit ensuite promettre de quitter le pays immédiatement, sans regarder derrière moi. Je satisfis à son désir avec d'autant plus d'empressement que déjà je me trouvais sur le chemin de la Hollande et que j'avais hâte de soustraire l'enfant à toute nouvelle tentative de la part de son ennemi.

Cet enfant que je sauvai presque miraculeusement, c'était vous, Hugo, ou plutôt Onno, pour vous appeler de votre véritable nom. Vous savez comment vous reçûtes, sous mes yeux, votre première éducation; mon plus vif désir eût été de vous voir devenir, comme moi, ministre des autels, mais je dus bientôt y renoncer en voyant que votre caractère et vos goûts vous traçaient une destinée toute différente. Et c'est ainsi que je vous fis entrer dans la maison du noble chevalier qui vous initia à la carrière des armes.

Lorsque l'âge commença à éclairer votre intelligence, le désir ne tarda pas à naître en vous de connaître votre origine. Je savais alors qui vous étiez; car dans un second voyage que je fis par la suite en Frise, j'appris que le château sous les murs duquel je vous avais sauvé, avait appartenu jadis à un noble Frison appelé Onno Gratama; que sa demeure avait été saccagée, durant la guerre civile, par un cousin de ce seigneur; qu'Onno Gratama avait dû quitter le pays avec sa femme pour se rendre dans des contrées lointaines, et que leur unique héritier avait trouvé la mort dans les fossés du château; qu'enfin ce château avait été reconstruit par l'infâme usurpateur qui s'était mis en possession des biens de son parent. Je savais donc que vous étiez le fils du malheureux exilé, mais mon serment me fermait la bouche; je ne trouvais rien à répondre à vos questions.

Enfin la douleur que vous faisiez éprouver l'obscurité de votre naissance m'engagea un jour à faire une tentative hardie. J'allai en Frise pour supplier votre indigne parent de me relever de mon serment. Hélas! ma démarche n'obtint aucun succès.

Une autre fois encore je fis ce même voyage, poussé par mon amour pour vous, mon fils adoptif. C'était après que vous aviez pris la croix. Vous vous souvenez que je vous donnai quel espoir de pouvoir bientôt déchirer le voile qui couvrait votre naissance. Je croyais pouvoir nourrir cet espoir. En effet, je pouvais me rendre auprès de l'usurpateur, je pouvais lui dire que vous partiez pour les pays lointains de l'Orient, et que si vous désiriez connaître le nom de vos parents, ce n'était pas pour élever des prétentions au sujet de votre héritage, mais seulement pour pouvoir vous honorer d'une noble et illustre origine et pour faire taire la calomnie. Mais encore une fois mes exhortations,

mes prières demeurèrent inutiles; l'usurpateur resta implacable et je dus revenir vers vous, le cœur saignant de douleur.

Vous vous rappelez ma maladie, — une suite peut-être de mes chagrins, — et comment je dus vous laisser partir sans moi. Admirable disposition de la Providence! C'est grâce à cette maladie que j'ai pu retrouver vos parents et vous réunir à eux. Mais vous savez tout cela, et vous comprenez maintenant pourquoi j'encourageais autant que possible le sentiment qui vous poussait à vous aimer, quoique mon serment m'empêchât de vous découvrir les liens qui vous unissaient.

Dois-je dire combien le terrible secret me pesait, quand j'avais à le garder, non-seulement vis-à-vis de vous, mais encore de votre père, de votre mère! Combien surtout me pesait l'idée de devoir l'ensevelir avec moi dans la tombe!

Emu de tous ces souvenirs le vieillard se reposa un instant pour reprendre haleine.

Ada et son fils avaient écouté ce récit avec une religieuse attention; le jour s'était fait dans leur esprit. Mais leur curiosité n'était pas encore entièrement satisfaite, et c'est ce qui les poussa à demander au moine comment il lui avait enfin été donné de soulever le voile, sans manquer à son serment.

Le vieillard comprit cette légitime curiosité. (A continuer.)

## L'HÉRITAGE DE MA TANTE SUZANNE.

Nouvelle.

(Suite et fin, voir page 151.)

### IV.

Le jour fixé par ma tante pour le dîner auquel elle m'invitait, j'étais précisément engagé pour une partie de campagne, dont je me promettais beaucoup de plaisir, parce qu'une demoiselle Marie Brackburg, à qui je rendais des soins, devait en être.

Je trouvai donc que cette invitation venait fort mal à propos.

Cependant cette conversation particulière qu'on voulait avoir avec moi me donna à penser, et je résolus de sacrifier l'agréable à l'utile.

Le dimanche, comme deux heures sonnaient, j'entrai dans le salon noir de ma tante Suzanne, un damier d'une main et le „Conservateur" de l'autre.

Après quelques accès de toux préparatoires, ma tante me parla en ces termes :

— Thomas, je suis une pauvre veuve. Quoique je n'aie encore que soixante-douze ans, je me sens usée par le chagrin et les souffrances, et je ne ferai pas de vieux os. Mais j'espère que vous tâcherez de me rendre la vie douce pendant le peu de temps que je serai encore de ce monde. Vous êtes jeune et vous trouverez peut-être que ma vieillesse vous est à charge; cependant... Ah! si j'avais des enfants! Mais, hélas! je n'en ai point, et toute ma fortune est dans les fonds; je puis en disposer jusqu'au dernier sou.... Vous m'entendez, mon cher Thomas... Mais j'ai bien vu que, pendant ma dernière maladie, la plupart de ceux qui m'entouraient ne faisaient pas des vœux bien sincères pour mon rétablissement.

— Je dois avouer, ma chère tante, lui dis-je, quoiqu'il m'en coûte pour cela, que je pense comme vous à cet égard, et j'ai été indigné dans cette occasion de voir à quel point un vil intérêt étouffait en eux les affections de la nature....

Ici l'émotion me coupa la parole.

— Oh! mon cher neveu, s'ils vous ressemblaient tous! Mais peu importe, ce sera tant pis pour eux, et tant mieux pour quelqu'autre, ajouta-t-elle en me tapant sur la main.

Dans ce moment, je me sentis son unique héritier.

— Mais ce que je voulais vous dire, mon cher Thomas, continua-t-elle affectueusement, c'est que c'est aujourd'hui le jour où j'avais coutume de faire baigner ma chère Flora (c'était un vilain petit roquet); et, quoique la pauvre âme ne l'ait pas été depuis que je suis en ville, croiriez-vous que ma servante m'a refusé de la conduire aujourd'hui à la rivière?



Je ne pus retenir mon indignation à l'ouïe de ce trait de dureté de cœur; mais je cherchais à deviner si c'était là toute la communication importante qu'elle avait à me faire.

— Maintenant, mon cher Thomas, comme vous avez du temps de reste, je vous prierai d'avoir la complaisance de venir chercher la pauvre petite demain à deux heures précises, et de la conduire au canal pour la baigner.

Cette proposition me parut peu séduisante, et je répondis à ma tante que j'avais un rendez-vous à cette heure-là pour conduire des dames à l'Exposition.

— Dans ce cas, mon neveu, je chercherai quelqu'un pour me rendre ce petit service.

A ces mots, je me vis déshérité. Le sacrifice de mon projet pour le lendemain me parut une bagatelle en comparaison d'un tel malheur, et, comme il était de mon devoir d'avoir égard au désir de ma tante, je l'assurai que je renverrais sans peine l'Exposition pour miss Flora.

## V.

Les diners que mon oncle avait coutume de nous donner dans sa campagne, étaient excellents et agréables par la société qu'on y rencontrait; mais ceux du salon noir de ma tante ne leur ressemblaient en rien.

A quatre heures précises, j'étais assis à une petite table carrée, vis à vis de ma tante Suzanne. Notre dîner consistait en une épaule de mouton rôti, chose que je déteste, quelques pommes-de-terre, un gâteau et une bouteille de vin achetée au cabaret voisin.

Nous ne restâmes pas longtemps à table, et l'on me demanda ensuite de lire le „Conservateur” à haute voix.

Comme je me disposais à sauter quelques articles les plus insignifiants :

— Est-ce ainsi, me dit ma tante, que vous lisez les feuilles publiques? Si la tâche est trop fatigante pour vous, je trouverai un lecteur plus robuste. Ah! si j'avais un fils! Je ne suis qu'une pauvre veuve isolée; mais je puis disposer de ma fortune, comme bon me semble, et... Bien, Thomas! je crois que vous allez recommencer; dans ce cas, lisez absolument tout, depuis le commencement jusqu'à la fin.

Je commençai donc par le bulletin politique et j'allai jusqu'à la signature de l'éditeur.

Ma tante se couchait à dix heures, je fus congédié à neuf et demie, non sans qu'on m'eût recommandé auparavant de ne pas oublier ma besogne du lendemain.

Le lendemain matin, je dus m'excuser auprès de mademoiselle Brackburg, en lui disant qu'une affaire importante me priverait du plaisir de la conduire à l'Exposition, mais que j'espérais qu'elle voudrait bien m'en dédommager, en me permettant de l'accompagner le soir au théâtre, ce qu'elle accepta très gracieusement.

A deux heures précises, je me rendis chez ma tante; à deux heures et demi j'étais absorbé par l'agréable occupation de laver son chien crotté, et à trois j'étais de nouveau dans le salon noir.

— Savez-vous jouer aux dames, Thomas? demanda ma tante.

Je répondis que non, à mon grand regret.

— Eh bien, puisque vous avez envie de le savoir, venez prendre le thé avec moi à six heures, et je vous l'enseignerai.

— C'est que malheureusement pour moi, ma tante, j'ai promis à une dame de la conduire au spectacle, et je ne pourrais sans impolitesse me dégager avec elle.

— C'est très-bien, mon cher; Dieu me préserve de déranger vos plaisirs! Je tâcherai de trouver une autre société que la vôtre pour ce soir. Rappelez-vous seulement que je puis disposer de mes biens...

Ces seules paroles me faisaient toujours rentrer en moi-même; je fus, en courant, faire une histoire entortillée à M<sup>lle</sup> Brackburg, pour m'excuser de ce second manque de parole, et à six heures j'étais aux ordres de ma tante.

— Vous avez des dispositions, me dit-elle, après m'avoir fait faire plus de vingt parties d'un sou. Revenez demain à la même heure pour prendre votre revanche.

J'avais perdu sept sous.

## VI.

Plusieurs mois se passèrent ainsi pour moi dans une complète servitude. Il me fallait chaque samedi, toute chose restante, conduire Flora dans le canal, manger une épaule de mouton, boire de la piquette et lire le „Conservateur,” chaque dimanche, jouer aux dames de six à huit heures tous les autres jours de la semaine; et chaque fois que j'essayais de me soustraire à cette tyrannie, les menaces de ma tante suffisaient pour me faire rentrer sous le joug.

Au milieu de ces occupations, qui me détournaient complètement de mes études, je trouvais cependant moyen de voir souvent Maria Brackburg, si bien qu'au bout d'un certain temps son père me demanda si j'avais des intentions sérieuses sur sa fille. Je répondis que toute mon ambition serait de l'épouser....

— Hé bien, dit M. Brackburg, je n'ai aucune répugnance à vous voir devenir mon gendre. Votre tante est riche; si elle consent à vous accorder une dot convenable, je vous en donnerai autant et Maria par-dessus le marché.

Le soir même, j'essayai d'aborder la question du mariage avec ma tante.

— Comment! s'écria-t-elle, vous marier!... Et que deviendrez-vous alors? Qui me tiendra société et prendra soin de mes vieux jours?... Mais soit, laissez-moi mourir abandonnée; je ne vous demanderai plus qu'un seul service: veuillez passer, en vous en allant, chez mon notaire, et priez-le de venir demain: j'aurai quelques changements à faire dans certain papier.

Ce peu de mots suffit pour me mettre à la raison, et j'assurai ma tante que je ne me résoudrais jamais à me marier sans son consentement.

— A la bonne heure! me dit-elle, vous vous mariez quand je ne serai plus. Hélas, vous n'attendrez pas longtemps.

Trois années après, ma tante était encore pleine de vie; M. Brackburg accorda la main de sa fille à mon rival.

Je perdis donc mademoiselle Maria, et peu-à-peu tous mes amis. Ma tante Suzanne me restait seule. Les années se succédaient. Chaque dimanche ramenait pour moi l'épaule de mouton, et chaque samedi le bain du chien, car Flora eut une longue suite de successeurs.

Le 2 juin 18... ma tante vivait encore. Elle avait quatre-vingt dix-sept ans; j'en avais cinquante. Mes collatéraux étaient tous morts, et je demeurai le seul héritier de ma tante. Le 3 juin, on la trouva morte dans son lit. Son testament fut ouvert. — Elle laissait tout son bien à des établissements publics de charité, et à moi, le damier, qui nous avait servi pendant vingt-cinq ans.

C. PEARL.

## BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

SECONDE PARTIE.

## XL.

Le lendemain matin, l'Indienne étant sortie pour faire un tour dans son parc avant le déjeuner, se trouva tout-à-coup en présence de Ronald Chilton, assis sur un banc et plongé dans une si profonde méditation qu'il ne s'aperçut pas de la présence de son hôtesse.

— Vous paraissez bien soucieux ce matin, Milord, dit-elle en l'abordant; faisons un tour de promenade ensemble, je parviendrai peut-être à dissiper votre mélancolie.

— Volontiers, Madame, d'autant plus que j'éprouve le besoin de confier à une amie sincère les tourments que j'endure.

— Vous voulez parler de celle que vous cherchez depuis si longtemps, et dont vous avez perdu les traces... Eh bien, racontez-moi votre histoire; je pourrai peut-être vous donner un bon conseil. Venez, nous irons nous asseoir à l'ombre, là-bas, sous cette tonnelle, où nous ne serons dérangés par personne.

Miss Norreys et Ronald Chilton se dirigèrent vers l'endroit désigné et prirent place sur un banc rustique.

— Voyons, dit-elle, je vous écoute... Vous dites donc que celle que vous aimez a disparu tout-à-coup, sans que vous sachiez ce qu'elle est devenue. Mais elle doit avoir des amis qui auraient pu vous renseigner.

— Elle n'a pas d'amis.

— Vous aimez donc une jeune fille sans asile, sans relations, sans position dans le monde... Cela est-il bien sérieux?

Le vicomte répondit d'un air grave:

— Oui, comme vous le dites, elle n'a pas de toit où reposer sa tête; si elle vit, elle est obligée de gagner son pain quotidien, et cependant, pauvre comme elle l'est, c'est la seule femme qui puisse me rendre heureux en ce monde. Si elle n'a pas succombé à ses peines, je la découvrirai; si elle est morte, il n'y a plus pour moi de bonheur dans la vie. — C'est étonnant, reprit Miss Norreys, qu'elle ait échappé à toutes vos recherches; son existence doit être bien mystérieuse. C'est peut-être une actrice qui change de nom.

— Oh, quelle supposition! Elle est née et a été élevée loin du monde, dans une région solitaire; plus tard, placée dans un des meilleurs pensionnats de Londres, elle a reçu une instruction des plus distinguées. Mon cœur saigne en pensant à elle; si vous vouliez m'aider à la retrouver!... Les femmes sont souvent plus clairvoyantes et plus intelligentes que nous.

— Comment s'appelle-t-elle? demanda la maîtresse de Beechmont.

— Gwendoline Winter.

— Sont-ce les Winter de Straffordshire?

— Oh que non; ma pauvre Gwendoline n'a d'attache avec aucune famille; on l'a appelée Winter, parce qu'elle est née en hiver.

— Et son père, qui est-il?

— On ne l'a jamais connu... C'est une triste histoire, Miss Norreys... On n'a pas même su le nom de sa mère, qui est morte folle, en emportant son secret.

— Et vous aimez une fille de père et de mère inconnus... des vagabonds peut-être?... Oh Milord, cela n'est pas digne de vous. Oubliez-la, et vous pourrez choisir une compagne parmi les plus belles et les plus pures jeunes filles du royaume.

— Pour moi, il n'y a pas de jeune fille aussi belle, aussi noble, aussi digne que ma Gwendoline! s'écria Lord Chilton avec enthousiasme. Oh, si vous la connaissiez, vous diriez comme moi que c'est un ange.

Miss Norreys sourit en disant:

— Allons, je m'intéresse à elle à cause de vous. Mais dites-moi maintenant où vous avez rencontré cette beauté sans pareille.

— C'était dans les bruyères du Yorkshire, où, après l'avoir préservée des insultes d'un individu grossier, je l'ai accompagnée jusque chez elle. Le lendemain, je me suis permis d'aller demander de ses nouvelles, et la croyant la fille de la maison, j'ai continué mes visites. Un jour, je lui ai déclaré mon amour et lui ai offert ma main. Elle accepta, car elle m'aimait aussi. Cependant, la veille j'avais appris qu'elle était orpheline, avait une origine mystérieuse et devait son éducation aux bontés de deux vieux serviteurs du maître de la maison. Je fus rappelé soudainement chez moi à cause de la maladie de mon père, et quand je revins, elle avait disparu... Je ne l'ai plus revue depuis.

— Et vous n'avez pas pu découvrir qui elle était?

— Non. Oh! son histoire est très-étrange. Avez-vous déjà entendu parler de la ville de Penistone, dans le Yorkshire?

Miss Norreys tressaillit vivement en entendant ces paroles.

Ronald ne remarqua pas son émotion et continua:

— Je suppose que la localité en question vous est inconnue. C'est une petite ville entourée de bruyères de tous côtés. Par ci, par là, se trouve un pauvre hameau à l'aspect désolé et aride.

L'Indienne eut un frisson et ramena autour d'elle les plis moelleux de son châle.



— Sur une de ces bruyères se trouve un vaste et ancien bâtiment, appelé Lonemoor...

La tête de Miss Norreys s'était de plus en plus inclinée sur sa poitrine, et si Lord Chilton avait pu voir son visage il aurait été effrayé de sa pâleur.

— Cette maison, continua Ronald, appartient au squire Markham, un gentilhomme autrefois bien gai et bien hospitalier, qui avait une fille unique qu'il idolâtrait. Elle mourut très-jeune encore, à Bruxelles, pendant un voyage qu'elle fit sur le Continent. Depuis ce temps, M. Markham est devenu sombre, misanthrope, a fini par se mettre à voyager pendant de longues années en Orient, d'où il est revenu il y a quelques mois. Mais il paraît que sous peu il quittera de nouveau l'Angleterre, dont le séjour lui est devenu odieux.

## XLI.

Heureusement que Miss Norreys était placée de manière à ce que le vicomte ne pût voir ses traits, car en ce moment sa bouche se contractait et une expression d'angoisse se peignait dans ses beaux yeux.

— C'est dans cette sombre maison de Lonemoor, que Gwendoline a reçu le jour, reprit le jeune homme. M. Markham ne l'a jamais vue, quoiqu'elle soit née sous son toit, quelques mois avant son départ. La mère de celle que j'aime était venue pendant une froide nuit de novembre demander un asile dans cette habitation solitaire. On l'accueillit, on lui donna des soins, mais on ne put savoir qui elle était: ses esprits étaient égarés. Elle resta à Lonemoor pendant un mois, puis, une nuit que la neige était très épaisse sur la bruyère, elle disparut en abandonnant son enfant. Il y a dix-huit ans passés que cet événement a eu lieu.

— Dix-huit ans! répéta Miss Norreys d'une voix étranglée.

— On alla à la recherche de l'infortunée, mais ce fut en vain: on ne la retrouva qu'au mois d'avril suivant, à la fonte des neiges. Elle était tombée dans une ornière, où elle est restée ensevelie pendant tout l'hiver.

En prononçant ces dernières paroles le vicomte frissonna. Quant à Miss Norreys, l'horreur était peinte sur ses traits, et elle murmura d'une voix éteinte:

— Morte!... Était-on bien certain que ce fût la même personne?

— Certainement; la femme de charge du squire l'a reconnue, et c'est elle qui l'a fait enterrer à Penistone.

— Et l'enfant, l'enfant?

— Elle vécut, grandit... C'est ma Gwendoline.

Les lèvres de la châtelaine étaient devenues blanches et rigides; elle y passa le doigt, afin d'être en état de les remuer.

— Et le squire n'a jamais vu cette enfant? demanda-t-elle enfin.

— Jamais!... Comme je vous l'ai dit, elle doit son éducation à la bonté des époux Quillet... Ils pensaient que la mère de Gwendoline pouvait être une personne de certain rang, et que peut-être son père viendrait la réclamer un jour.

— Il est extraordinaire, murmura Miss Norreys en pressant son front de la main, que ces Quillet aient élevé cette enfant à leurs frais.

— En effet, leur conduite a paru inexplicable en cette circonstance. Ma pauvre Gwendoline, continua le vicomte d'un ton attristé, elle est peut-être en ce moment bien malheureuse,

sans secours, sans asile, sans amis... Oh, je donnerais volontiers ma main droite pour savoir où la trouver.

Ici la voix lui manqua.

Un sanglot étouffé échappa à la froide et fière Indienne.

— Lord Chilton, s'écria-t-elle avec impétuosité, nous devons la retrouver à tout prix! je vous aiderai dans vos recherches.

Et ses yeux étaient devenus brillants comme des escarboucles, et d'une voix émue elle répéta:

— Nous la retrouverons, quand même il faudrait parcourir le monde entier... Donnez-moi le temps de réfléchir et nous en reparlerons tantôt.

Elle quitta précipitamment Lord Chilton et rentra chez elle.

— Oh! ma tête est en feu! s'écria-t-elle. Qui donc est cette fille? Qui est sa mère?... Ce corps trouvé sur la bruyère était-il... Il faut absolument que je sache la vérité. A qui puis-je me fier? Il n'y a que mon fidèle Aga qui puisse me venir en aide dans cette circonstance; c'est lui que j'enverrai...



LES COMBATS DE COQS AU JAPON.

Elle sonna et ordonna qu'on lui envoyât l'Indien.

Un homme de haute taille apparut: son visage était aussi calme, aussi impénétrable que celui du sphinx. Plus d'une fois, aux Indes, il avait sauvé la vie à sa maîtresse. Ainsi que sa femme Naya, il adorait Miss Norreys; pour lui plaire il aurait marché sur des charbons ardents.

La châtelaine de Beechmont lui donna sa commission et il s'éloigna.

Une heure plus tard, il avait quitté Beechmont pour se rendre à Londres.

## TRISIÈME PARTIE.

### L

C'était le mercredi de la semaine suivante que Miss Norreys et ses invités devaient se rendre à Dunholm.

La veille de ce jour, l'Indienne donnait un grand dîner, suivi d'un bal.

Des invitations avaient été lancées, et les familles les plus notables du comté s'étaient empressées d'y répondre affirmativement.

L'ex-capitaine Tollish assista à la fête, mais ni sa fille, ni Miss Myner ne l'accompagnèrent.

Parmi les invités, se trouvait le duc de Rosstynne. C'était un homme d'un âge déjà mûr, riche et excessivement aimable. Il fut

très-assidu auprès de Miss Norreys pendant toute la soirée, car la merveilleuse beauté de son hôtesse avait produit une vive impression sur lui.

Lord Darkwood n'avait pas tardé à s'apercevoir de l'admiration du duc pour la jeune femme, et il en conçut une jalousie qu'il eut peine à dissimuler.

— Il faudra absolument que je me déclare, pensa-t-il, car je vois bien qu'elle ne manque pas d'adorateurs. Oh, elle fera sensation quand elle sera présentée à la cour. Je tâcherai de trouver l'occasion de lui parler ce soir.

Ce ne fut que vers deux heures de la nuit que le duc de Rosstynne abandonna le bras de Miss Norreys pour faire une promenade avec la grosse M<sup>me</sup> Kenright.

Le marquis, la voyant libre, se dirigea rapidement vers l'endroit où elle causait avec une dame.

— Miss Norreys, dit-il, seriez-vous assez gracieuse pour vouloir bien faire un tour de promenade en ma compagnie? Je n'ai pas encore eu le plaisir de causer avec vous ce soir, tellement vous avez été entourée.

La dame accepta l'offre en souriant.

Après avoir parcouru les salons, Lord Darkwood la conduisit vers la serre qui était brillamment éclairée. Cette serre était déserte; le moment opportun était donc venu.

La châtelaine de Beechmont, qui avait remarqué la rage concentrée que son interlocuteur avait cherché à dérober à tous les yeux, comprit quel avait été son but en la conduisant dans cet endroit écarté.

Une subite terreur s'empara d'elle.

L'accepterait-elle pour époux?

Cependant, ne voulant pas brusquer la proposition, Lord Darkwood lui parla du dîner, du bal, la complimenta sur le grand succès qu'elle avait obtenu pendant la soirée, sur la manière charmante avec laquelle elle recevait ses invités, etc.

Tout en causant, il se demandait comment il allait entamer le sujet principal, lorsque la dame, ayant fait un mouvement pour retirer son bras, son bracelet se dégrafa et tomba à terre.

Lord Darkwood se précipita pour le ramasser.

Ce bijou formait une grande étoile en diamants, montée sur un cercle en or. A l'intérieur se trouvaient gravés ces deux lettres: S. N.

— Je vous demande pardon, Miss Norreys, mais je suis curieux de savoir votre nom de baptême. S. N. signifient?...

— Sicily Norreys, répondit la dame froide-ment; c'est un ancien nom de famille.

— Un nom charmant, fit-il, en lui remettant le bracelet au bras.

— Miss Norreys... Sicily... écoutez-moi, continua-t-il, en lui prenant la main: il n'y a pas longtemps que je vous connais, mais depuis que je vous ai vue, mon cœur ne m'appartient plus. Je vous aime, Miss Norreys, de toutes les forces de mon âme... Sicily, voulez-vous être ma femme?

Après avoir dit ces mots, le marquis poussa un soupir de soulagement, heureux d'avoir mené sa déclaration à bonne fin.

La dame retira sa main qu'il n'avait cessé de tenir dans la sienne, et s'assit sur un banc.

(A continuer.)